

François Blais

NOUS  
AUTRES  
ÇA COMPTE  
PAS

Extrait de la publication



*L'instant même*



NOUS AUTRES ÇA COMPTE PAS

Du même auteur :

*Iphigénie en Haute-Ville*, roman, L'instant même, 2006.

FRANÇOIS BLAIS

# Nous autres ça compte pas

roman

*L'instant même*

Couverture : Pascal Blanchet

Photocomposition : CompoMagny enr.

Distribution pour le Québec : Diffusion Dimedia  
539, boulevard Lebeau  
Montréal (Québec) H4N 1S2

Distribution pour la France : Distribution du Nouveau Monde

© Les éditions de L'instant même 2007

L'instant même  
865, avenue Moncton  
Québec (Québec) G1S 2Y4  
info@instantmeme.com  
www.instantmeme.com

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2007

L'instant même remercie le Conseil des Arts du Canada, le gouvernement du Canada (Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition), le gouvernement du Québec (Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC), et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

*Ai-je en moi le pouvoir d'exprimer la vraie réalité ?  
Ou bien ne puis-je écrire que des essais sur moi-même ?*

Virginia WOOLF, *Journal*.



## **Avant-propos**

Au cours du vingtième siècle, des théoriciens de diverses allégeances ont tour à tour annoncé la mort du personnage, de l'intrigue, des descriptions, et même de l'auteur dans le roman moderne. Plus récemment, les prophètes des nouvelles technologies ont prédit la disparition prochaine du livre en tant qu'objet. Un roman, de nos jours, devrait donc être une chose dépourvue de personnages, d'intrigue, de descriptions, d'auteur et de support matériel. C'est dire à quel point vous venez de vous faire filouter si vous avez déboursé vingt dollars pour celui-ci. Toutefois, si vous songez à réclamer un remboursement, souvenez-vous qu'il a également été décrété que le Moi n'était qu'une illusion. Ainsi, quand vous dites : « Je veux qu'on me rembourse ! », qui est « Je » ?



*L'autre soir on a vu un reportage sur les sœurs cloîtrées au Canal D.* Je venais de taper ces mots, les premiers d'une œuvre qui allait assurer la pérennité de mon nom et me permettre, sitôt mort, d'entrer au panthéon de la littérature avec aux lèvres un sourire frondeur à l'adresse d'Homère et de Shakespeare, lorsqu'on frappa à ma porte. J'allai ouvrir. Mon visiteur était un monsieur passablement âgé, bien vêtu, et affichant un air grave. Sitôt introduit, il m'exposa le but de sa visite : « Si je prends la liberté de venir chez vous sans être invité (comment l'aurais-je invité ? Je ne le connaissais ni d'Ève ni d'Adam), c'est parce que j'estime de mon devoir de vous présenter mes condoléances pour le décès de votre tante Lucie.

– Mais tante Lucie n'est pas morte, lui fis-je remarquer.

– Je sais bien, jeune homme, seulement voilà : dans deux jours je m'envole pour l'Europe. Je me rends à Brême, plus précisément, pour des raisons qui ne regardent que moi. Comme il se pourrait que mon séjour se prolonge jusqu'à l'an prochain, et même au-delà, j'ai jugé plus prudent de vous présenter mes condoléances avant mon départ. Ainsi, si votre tante meurt pendant que je suis à Brême, j'aurai prévu le coup.

– C'est le bon sens même. Seulement ma tante n'est ni âgée ni malade...

– Et alors ? m'interrompit-il. Ne voit-on pas tous les jours des gens emportés dans la force de l'âge ? Des gens un peu trop pressés en voiture, des qui fumaient au lit, des qui avaient eu la malheureuse idée d'aller nager tout de suite après un

repas copieux. Ces choses-là arrivent, vous ne pouvez pas le nier. Ne laissez pas l'amour que vous portez à votre tante vous aveugler.

– À vrai dire je n'aime pas du tout ma t...

– Cessez donc de discuter, je n'ai pas tout l'après-midi ! J'étais venu pour vous offrir mes condoléances et non pour potiner.

– Désolé, faites vos condoléances, je ne dirai plus un mot. »

Il s'éclaircit la gorge et parla en ces termes : « Bon... hum... que dire de votre tante Lucie ? Elle avait bien sûr ses défauts, comme nous tous, défauts que je ne vous énumérerai pas, mais dont j'ai dressé une liste que je vous remettrai si vous le désirez. Elle avait aussi quelques qualités, sans doute, et également quelques traits de caractère qu'il serait difficile de classer dans l'une ou l'autre catégorie. Somme toute, votre tante était quelqu'un de terriblement banal et il serait étonnant que le monde se porte plus mal maintenant qu'elle n'est plus. Toutefois, votre qualité de parent proche vous oblige à verser quelques larmes de crocodile, et à attendre un jour ou deux après l'inhumation avant de participer à une orgie. J'espère que vous saurez observer les convenances. Voilà.

– Merci, monsieur, c'était très touchant.

– Soyez fort, mon garçon. La vie continue... »

C'est à ce moment que, voulant me gratifier d'une virile accolade, il vit, par-dessus mon épaule, l'écran de l'ordinateur affichant l'incipit mentionné plus haut. (La scène avait duré à peine cinq minutes et mon économiseur d'écran ne s'active qu'au bout de dix minutes, ce qui, j'ose le croire, constitue un délai convenable.) « Ha ! s'écria-t-il, on entame une œuvre ! Bien, très bien ! D'ailleurs ne dit-on pas que la perte d'un être cher agit souvent comme catalyseur des forces créatrices ? Sublimier sa douleur dans l'Art, bien, bien.

– En fait, je... puisque ma tante n'est pas encore morte...

*Nous autres ça compte pas*

– Tut, tut, tut ! Vous n’avez pas à vous justifier devant moi : je suis un ami des Lettres. Allons, dites-moi plutôt de quoi traite votre poème.

– Ce n’est pas vraiment un poème... en fait ce n’est pas du tout un poème... Peut-être une nouvelle... mais bon, ça n’a pas d’importance, c’est seulement histoire de passer le temps.

– Je peux vous regarder écrire un instant ? demanda-t-il, sans faire attention à mes bafouillages. J’ai toujours aimé voir les artistes au travail...

– Heu... je n’écris pas de manière spectaculaire, je vous préviens.

– Vous me laisserez juge de cela, jeune homme. D’ailleurs il a commencé à pleuvoir et je n’ai pas emporté de parapluie, alors d’ici à ce que la pluie cesse...

– Oui, bon, comme vous voulez. Vous prendrez bien une tasse de thé ?

– Volontiers. »

Je lui préparai du thé, le débarrassai de son paletot et l’invitai à s’asseoir sur le canapé à côté de ma chaise. Il sirotait sa boisson à petites gorgées, le regard vrillé sur le clavier. Je m’installai devant l’ordinateur et, tout de même un peu mal à l’aise, je continuai là où j’avais laissé.

# 1

L'autre soir on a vu un reportage sur les sœurs cloîtrées au Canal D. On a été impressionnés. Il n'y a pas à dire : ça sait vivre, ce monde-là. Quand ça dit que ça renonce au siècle, ça renonce pas à peu près, c'est pas du pétage de broue. Elles doivent, les sœurs, n'avoir aucun contact (même anodin) avec le monde extérieur, et toute leur existence est organisée en fonction de cette règle fondamentale. C'est pas des farces. Par exemple, dans leur couvent les cuisines ne communiquent avec le réfectoire que par un guichet muni de deux portières (une côté cuisine, une côté réfectoire) qu'un ingénieux mécanisme empêche d'ouvrir en même temps. À l'heure du repas la religieuse se présente devant le guichet, appuie sur une sonnette, les employés dans la cuisine ouvrent leur portière, déposent le plateau dans le guichet, ferment leur portière, la religieuse ouvre la sienne, prend sa pitance, ferme sa portière et hop ! Suivante ! Il y a des tas d'autres astuces du genre (portes à verrouillage programmé, murs à géométrie variable, etc.) afin de leur éviter de croiser les concierges, les gars de la maintenance, les fournisseurs, etc. Entre elles, c'est à peu près la même chose. Quand deux sœurs se rencontrent dans un corridor, pas question de s'arrêter cinq minutes discuter le bout de gras, échanger les derniers potins, dire que ça n'a pas de bon sens la météo qu'on a de ce temps-là, rien de tout ça. On passe son chemin

et on s'ignore comme des matous. En fait, il n'y a que la mère supérieure qui ait le droit de s'ouvrir la trappe autrement que pour marmonner son rosaire, puisque c'est à elle qu'échoit le fardeau d'assurer le lien avec le reste du monde, c'est elle qui doit dealer avec les comptables, les avocats, les employés, tout ça. Moi ce qui m'a choquée c'est ça : quand elle meurt, la mère supérieure, c'est presque toujours celle qui la suit en âge qui prend la relève. Personnellement je ne peux rien imaginer de plus barbare : tu prends quelqu'un qui depuis trente, quarante ans n'a jamais adressé la parole à quiconque (sauf au Seigneur et de temps en temps à son représentant sur terre, monsieur le curé) et tu le jettes dans la vraie vie, comme ça, à froid. Non, c'est vraiment pas des affaires à faire. Moi j'ai dit à Mitia : « C'est ça que ça nous prendrait, à nous autres : une demeure spécialement conçue et une mère supérieure pour dealer avec l'univers à notre place. Qu'est-ce que t'en penses ? On serait pas gras dur avec notre propre mère supérieure ? On toucherait carrément l'absolu, hein ? » À ça il m'a répondu, Mitia, et je cite : « Oui, ça c'est clair qu'on serait en voiture si on était assez riches pour embaucher une mère supérieure, mais quand même je ne suis pas certain que c'est une affaire qui m'intéresse, ça, l'absolu. Parce qu'absolu ça veut dire le plus que ça se peut, ça veut dire toujours toujours, ça veut dire pas d'exception. L'absolu, on niaise pas avec ça, c'est une affaire de maniaque. Nous autres on est trop lâches pour ça, on a trop le cordon du cœur qui trempe dans la marde. Et surtout ce qu'il y a c'est que pour être considérés comme des asociaux absolus, pour devenir absolument misanthropes, il faudrait nous aussi faire comme les nonnes et ne pas nous parler.

– Oui mais nous autres ça compte pas, nous autres en tant que moins que rien ce n'est qu'une fois ensemble, un coup additionnés, qu'on peut prétendre former une entité – deux

négatifs égalent un positif, cherche pas à comprendre : c'est des mathématiques de haute volée. Quand on se parle entre nous autres c'est comme quand les autres se parlent à eux-mêmes. À nous deux on compte pour un. Et puis, hein, pour le reste, il me semble que ça ne doit pas être si difficile que tu le dis, l'absolu. Moi je prétends que même en l'absence d'une mère supérieure on pourrait y arriver. Un tour de main à prendre, rien de plus.

– OK, imagine que nous sommes à l'épicerie, mettons, et que là le gars de l'épicerie nous demande si on aime mieux des sacs en plastique ou des sacs en papier, il faudrait bien lui répondre quelque chose, ne serait-ce que pour ne pas y passer la journée, non ? » Je rétorque que moi, le cas échéant, je montrerais du doigt la sorte de sac que je veux, ou encore mieux : je hausserais les épaules comme pour dire quessé tu veux ça me calice, à moi, papier ou plastique ? Oui, c'est ça : toutes les fois que ça va être possible de s'en sortir en montrant du doigt, je vais montrer du doigt. Essaie donc, toi, pour voir, de m'énoncer une seule question de la vie courante à laquelle on ne peut répondre ni en montrant du doigt ni en mimant la fille qui s'en calice. Là Mitia réfléchit un peu et dit : « Je sais pas moi, mettons que tu te mettrais à fumer. Un exemple de même. Les cigarettes sont toujours en arrière du comptoir, il faudrait bien que tu nommes ta sorte au commis.

– Wow ! Tu vas le chercher loin ton exemple, voir si que je vais me mettre à fumer, rendue à mon âge... mais bon le cas échéant j'irais à la taverne et je les achèterais dans la machine, mes cigarettes. Ça coûte quasiment le double, je sais, mais c'est pas payer trop cher le luxe d'avoir affaire à une machine plutôt qu'à un commis en chair et en os. » Il convient que j'ai réponse à tout, Mitia.

## 2

On dira ce qu'on voudra mais, dans le top 10 des affaires les plus déprimantes, un appartement à la veille d'un déménagement ça se classe en bonne position (disons quatrième, derrière le thème musical des *Beaux Dimanches*, les partys de Noël et la salle des cases de la polyvalente du Rocher, et tout juste devant une reprise de *Dallas* par un bel après-midi d'été). Les boîtes dans le milieu de la place, les murs nus, l'ampoule du plafond comme seule source d'éclairage et un pouce de poussière partout parce qu'évidemment (c'est bien nous autres, ça), on a arrêté de faire le ménage depuis un bon deux mois en se disant que ça donnait rien, qu'on caliçait notre camp bientôt de toute façon, qu'on allait quand même pas faire shiner la place pour les futurs locataires du bonhomme Trépanier, du monde qu'on connaît même pas. Non mais ! Cette fois-ci c'est quand même pas si pire, ce n'est pas comme un vrai déménagement, cette fois-ci on n'emporte que le minimum. Six boîtes en tout, plus une couple de sacs verts pour le linge. Le reste, les meubles, la vaisselle, le poêle, le frigo, les petits appareils, on laisse tout ça au bonhomme Trépanier. Cadeau d'adieu. Nous on n'en a plus besoin, il y a déjà tout ce qu'il faut au chalet, la maman de Mítia nous le laisse tel quel, meublé, orné et tout.

Elle vient nous chercher demain matin à huit heures, la maman de Mítia, avec le pick-up de son ex et la remorque dont on n'aura sans doute pas besoin mais vaut mieux prévenir. Ça va être un moment délicat, ça fait une semaine qu'on stresse avec ça, qu'on se fait des scénarios. L'affaire c'est que le bonhomme Trépanier ne sait pas qu'on part, on ne l'a pas averti (et surtout on n'a pas payé le dernier mois), et la maman de Mítia ne sait pas que le bonhomme Trépanier ne sait pas qu'on s'en va. Elle

croit à un déménagement dans les règles. S'il nous surprend, ce hideux-là, à charroyer des boîtes, des plans que ça lui mette la puce à l'oreille, ce qui nous placerait dans une position embarrassante. Mitia fait remarquer que le restaurant est fermé le dimanche et il ne voit pas ce que le bonhomme Trépanier irait faire dans son restaurant en dehors des heures d'ouverture. Je dis ouais tu touches un point, mais hein, on n'en serait pas à notre première badluck. Et puis de toute façon, il ajoute, le pire qui peut t'arriver quand tu payes pas ton loyer c'est de te faire crisser dehors. Nous on se crisse dehors nous-mêmes, vient pas me dire qu'on n'est pas des locataires modèles. Ça je suis pas inquiète pour ça, je dis, les questions légales ça me passe cent pieds par-dessus la tête. C'est juste que si on se fait prendre, ta mère va nous chicaner. Mitia dit oui c'est surtout ça qui m'inquiète, mais bon, changeons de sujet. Il se lève et annonce son intention de descendre à l'Épicerie Économique y quérir une 1,18. « Tu veux-tu que je te ramène de quoi ? » Je dis oui la same thing que toi et puis tant qu'à faire tu devrais acheter un 4 pack de rouleaux de papier cul, on n'en a plus. Il dit : « Je sais pas... des fois que ça serait la jolie caissière, celle qui ressemble un peu à Claire Danes...

– Et alors ?

– Alors je peux pas acheter du papier cul si c'est elle, je tiens pas à passer à ses yeux pour le genre de gars qui chie.

– Big deal ! On s'en va demain, on la reverra plus jamais, cette insignifiante-là.

– Justement, je veux la laisser avec une bonne image de moi.

– Ouin c'est ça, l'image d'un gars qui s'achète deux 1,18 de Wildcat Extreme en ramenant les bouteilles des deux de la veille pour sauver 40 cennes. Pas à dire, c'est winner rare ! » Il ne se donne pas la peine de répondre, il ramasse le tas de petit

change sur la télé, met les vides dans un sac et sort. Tant pis, d'ici à demain on s'essuiera avec des kleenex et, s'il en manque, on arrachera des pages de la bible. C'est pas l'idéal mais le petit frisson du sacrilège compense l'inconfort.

### 3

Loin de moi l'idée d'en faire une profession de foi, un statement, mais il faut bien dire les choses comme elles sont : Mitia et moi, on est pas mal à côté de la track. Au début on n'était pas certains, on s'éloignait à petits pas, en faisant bien attention comme quand on marche sur une croûte de neige puis, quand on se rendait compte qu'on était assez loin, que plus loin c'était le point de non-retour, on revenait en courant. On s'éloignait mais on ne perdait jamais tout à fait la track de vue, puis un jour on s'est dit fuck et maintenant on est rendus si loin de la track qu'on n'entend même plus passer le train. Avant on se disait : ce n'est pas que l'empereur soit nu, non, c'est juste que sa toge est un peu mangée aux mites ; ensuite : d'accord l'empereur n'a pas de toge mais il a au moins des sous-vêtements propres, la décence est sauve, et puis finalement on s'est regardés carré dans les yeux et on s'est dit : cet hostie-là se promène la bite à l'air ! Depuis on fait semblant comme tout le monde de ne pas s'en apercevoir, mais c'est pour rire, on rivalise d'éloquence pour complimenter l'empereur sur sa tenue, on en met plus que le client en demande, et comme l'empereur n'a aucun sens de l'humour il accepte nos compliments comme si ça lui était dû, et nous on se fait des clins d'œil et on se donne des coups de coude et on s'amuse beaucoup. C'est grave ce

que je raconte là, mine de rien : toute notre vie est basée sur cette blague et elle passe dans le beurre. Toute notre vie passe dans le beurre.

## 4

Ceci sera le journal de bord de notre ermitage, la chronique de nos premiers pas hors du monde. De nos premiers pas seulement (après ça on verra), sinon on n'en finirait pas et ça risquerait de devenir redondant, car elle est définitive, notre retraite. Inutile de nous tordre un bras, de nous prendre par les sentiments, notre décision est bien arrêtée, irrévocable. Ça fait longtemps qu'elle l'est sauf que là, avec ce chalet au fin fond des bois qui nous tombe du ciel, on a les moyens de la mettre en pratique. Tu vas dire : pas besoin d'aller si loin pour ça, il est aussi aisé, sinon davantage, de s'isoler au cœur de la cité. On parle souvent de la solitude dans les grandes villes, comme quoi tout le monde fait sa petite affaire et qu'on peut vivre vingt ans dans le même bloc sans jamais connaître le nom de son voisin de palier et tout ça. Mais nous autres on ne veut pas juste ne pas savoir son nom, à notre voisin (d'ailleurs on le sait son nom : il s'appelle Jean-Pierre), on ne veut pas lui voir la face.

Je t'avertis : tu risques de le trouver un peu plate, ce journal de bord. Il ne nous arrive pour ainsi dire jamais rien et on ne va pas changer ça juste pour ton amusement. On ne va pas se mettre à faire les intéressants pour ton amusement personnel. D'ailleurs en tant que vulgaire tulpa (tulpa : notion bouddhiste, entité magique née des efforts de la volonté), en tant qu'entité



François Blais

**NOUS  
AUTRES  
ÇA COMPTE  
PAS**

Lui, c'est Mitia, elle : Arsène. Ils vivent de l'air du temps, qui serait moins cher en Mauricie qu'à Québec. Aussi fuient-ils au petit matin leur logement du quartier Saint-Roch en ayant pris soin de ne pas régler le loyer et d'avoir, la veille, fait la tournée des grands ducs. Là-bas, au bord du lac où ils croient avoir trouvé refuge et paix, Arsène découvre qu'un enfant mystérieusement disparu hanterait leur nouveau domicile, ce que réfute évidemment Mitia, congénitalement sceptique. Maison hantée ou pas, comment passer le temps quand on n'a qu'un voisin – qui pourrait d'ailleurs être une jeune voisine, une voisine de trop ? Aller piller le magasin d'antiquités (c'est-à-dire de jeux vidéo) du coin ? Fréquenter le bar qui fait office de salle de billard et de danse ?

Lire François Blais, c'est entrer dans un récit astucieux, plein de relances, les lecteurs d'*Iphigénie en Haute-Ville* le savent bien. C'est aussi se laisser emporter par une voix narrative débordante de vitalité, un peu narquoise par moments, grâce à ce qu'elle suggère de mauvaise foi et de malaise social derrière la désinvolture apparente des deux personnages centraux. On se sent totalement en Amérique, en littérature américaine.